

L'ANNEXIONNISTE

Journal du travaillant comme de l'érudit,
Tout de noir imprimé, moitié de "vers" écrit.

POLITIQUE ET HUMORISTIQUE

.....Bah ! Le poète ! Il est dans les nuages !
— Soit. Le tonnerre aussi.

VICTOR HUGO

VOL. I—No 7

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1891

UN CENTIN

MÉLANGES

Si j'étais Mercier, dit un homme,
On ne me mettrait pas dehors.
C'est le mot d'un bleu. Voilà comme
On devrait redresser les torts.

Grand Chapleau se donne en pâture,
Au Haut-Canada, chacun sait ;
Puis il est en caricature,
Dans des grands journaux, s'il vous plaît.

On parle d'élections prochaines
Dans la province de Québec.
On verra dans quelques semaines ;
Mais, pour les bleus, c'est un échec.

Dans Sainte-Marie,
Et plus que jamais,
Tout le monde prie
Monsieur Dagenais,
De briguer suffrage,
Lors de l'élection.
Martineau, sois sage ;
Fais ta démission.

Les rédacteurs bleus, nos confrères,
Ça se voit plus d'une fois l'an,
Nous parlent de vicilles affaires :
Les anciens scandales Whelan.
Ils n'ont peut-être pas mémoire
Que ce fameux entrepreneur
Était, au début de l'histoire,
Bon ami du conservateur.

Nos bons bleus ont la manie
Des royales commissions ;
C'est, chez eux, épidémie ;
Ils y voient bénédictions.
Ils voudraient en avoir une,
Pour l'entreprise Whelan,
Espérant faire fortune,
En prenant pour son argent.

Le *Monde* pourrait-il nous dire,
Aujourd'hui, s'il a pu savoir,
Ou s'il a pu se faire écrire
Ce qu'a fait Boston, l'autre soir ?
Avait-on vu pareille audace ?
Avoir la mine d'ignorer,
De tout un public à la face,
Qu'on y fêtait le chef Laurier.

Le *Monde*— il en a la coutume—
Fausse nouvelle a publié ;
Comme toujours, sans amertume,
S'est franchement humilié.
Ce journal disait qu'un ministre
Soufflait article au *National* ;
Mais, comme il craignait un sinistre,
Il s'est rétracté. Demi-mal.

De Mercier on dit que la clique,
Ayant faim, voulut tout manger ;
Mais ce serait pis, tout l'indique,
Si les bleus allaient remonter.

Des étudiants en goguette
Ont tenté de faire des leurs,
Mais, par malheur, après la fête,
Il a fallu verser des pleurs.
Leur courte réjouissance est chère,
Pour un d'entre eux. Je le plains bien.
Je trouve la peine sévère ;
Mais, que veut-on, je n'y puis rien.

Le *Monde*, sans patriotisme,
Ose souiller le souvenir
D'un Canadien qu'avec cynisme
Ses chefs ont su faire mourir.
Notre confrère, sans vergogne,
Rappelle la mort de Riel,
Puis il en rit, triste besogne !
C'est une punition du ciel.

Pour portrait en peinture,
A l'huile, au crayon,
Parcél à créature,
Trait pour trait, ton pour ton,
Œuvre bien finie
Et—merveille de l'art—
La laideur amoindrie,
Allez tous chez Bayard.

Alfred Bayard, 177 St-Constant.

L'autre jour je me recueille
Et, repassant mes journaux,
Je vois qu'il n'est pas de feuille,
Chez bleus, rouges, nationaux,
Qui, dans toute politique,
Porte titre emblématique
Mieux que le grand *Étendard*.
Pour faire face à la crise,
Il flotte au gré de la brise.
Il excéle dans son art.

Le temps est à la dictature ;
Plus d'un la cultive avec soins.
Qu'elle prenne au choix sa nature,
C'est elle ; elle, ni plus, ni moins,
Qui, dans notre grande province,
S'impose à la constitution.
Notre premier chef, qu'on l'évince,
Si l'on ose ! Malédiction, !
Comme dans la Basse Amérique,
Un audacieux, un Fonséca,
Veut nous dicter sa politique.
Les faits sont connus. On sait qu'à
Québec il est un bien grand homme,
Un gouverneur au nom d'Angers,
Qui ne respecte rien, en somme.
Sachons faire face aux dangers !

Quel tapage,
Aux journaux !
Du courage,
Libéraux !

L'Ordinaire
A repris
Le Tertiaire
Tout surpris.

Belle éclipse de lune,
Dernier dimanche au soir,
Et la blonde, et la brune,
Ont très bien pu la voir.

Le jeune duc d'Orléans
S'est bien vu mettre dedans,
Pour une affaire galante,
Avec la belle Melba.
Le faut-il bien plaindre ? Bah !
Loin de m'attrister, je chante.
Il va subir le courroux
Du trop malheureux époux,
Puis il reverra l'amante.

Après élections,
Les contestations.
Cinq des libérales
Restent sur les dalles,
Tandis que les bleus
N'en perdent que deux ;
Mais bonne revanche,
Pour élection franche,
Neuf rouges heureux,
Contre cinq bons bleus.

A propos du grand Secrétaire,
Croyant avancer son affaire,
On a publié, l'autre jour,
Un écrit de M. Saint-Cère ;
Mais on était pas trop sincère.
Voici comment s'est fait le tour :
Un grand journal bleu nous annonce
Que le grand homme écrit là-bas :
Au *Figaro* ; mais la réponse ?
Le journal ne la donnait pas.
Le confrère de la *Patrie*,
L'autre soir, au long la publie.

Par suite de la grande enquête,
Fait pour plaire au grand Chapleau,
Les autorités se font fête
De tout scruter. Rien de plus beau.
Mais pour excuser de tout crime
Les ministres conservateurs,
On fera plus d'une victime,
Chez les employés inférieurs.
On cherche et fouille de plus belle,
Pour voir si tout est au parfait ;
Mais c'est faire bien trop de zèle,
Après tout ce que chacun sait.
Allons ! Mes bons et grands édiles,
Moins d'activité dans vos fiés,
Laissez vos employés tranquilles,
Puisqu'on ne punit point les chefs.

L'ANNEXIONNISTE

Publié et imprimé par
PIGEON & BUREAU, 1786 rue Ste-Catherine

Abonnement : 50 cts par année. — Un Contain le numéro
Annonces : 20 centimes la ligne

Toutes communications devront être adressées
comme ci-haut.

SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1891

UNE PEUR BLEUE

Les chefs conservateurs de la province de Québec se sont toujours aplatis devant leurs collègues, d'Ontario, chacun sait cela, et point n'est besoin de dire que leurs organes, les journaux bleus, font de même. On en a eu une nouvelle et éclatante preuve, ces jours derniers. Tous nos confrères bleus ont redit à son de trompe l'entrevue que le correspondant montréalais de l'*Empire* a eue avec M. J. P. Whelan, au sujet d'argents payés par lui à des libéraux pour des fins politiques.

Observons, en passant, que le système des entrevues, que les Anglais—s'ils ne l'ont pas inventé—poussent jusqu'à l'extrême a se sinconvénients. Souvent d'abord, ça frise l'indélicatesse ; puis il est si facile au journaliste de donner aux réponses qu'il reçoit une tournure plus ou moins favorable à ses fins !

De tout ce qui a été publié, de part et d'autres, au sujet de M. Whelan, ces jours derniers, il ressort que les libéraux ont reçu de ce grand entrepreneur de l'argent pour les élections ou autres fins politiques.

La grande nouvelle ! Foi de journaliste, il n'y avait que les grands journaux pour vouloir faire du renouveau avec cela. Comme si c'était d'hier que les entrepreneurs à la crèche paient des pots-de-vins !

Quant au correspondant de l'*Empire*, il a tout le talent voulu pour donner au récit d'une entrevue politique la teinte qu'il contient, et sa part suffisante de haine pour ce qui est français pour décrier momentanément un de ses congénères, quand il s'agit de combattre la province de Québec. Mais, soit dit en passant, il n'est pas toujours chanceux dans ses entrevues. On se rappelle la petite chicane qu'il a eue avec M. Chapeau, l'hiver dernier. Quant au cas présent, M. Whelan avoue avoir été mécontent de l'honorable M. Mercier. Il pourrait bien l'être encore ? Et qui sait s'il n'y a pas, au fond, une petite vengeance ? Ces bons Anglais, il faut leur donner cela, ils se soutiennent plus que nous ! On pourrait bien passer au fédéral, quand le local ne suffit plus.

En tout cas, tout Canadien-français qui tient autant que l'Anglais au triomphe de sa race, doit se réjouir de voir que ce sont tous des politiciens de langue anglaise, qui sont aux prises aujourd'hui au sujet de la fameuse entrevue.

Pour en revenir à l'argent, il est vraiment drôle de voir les journaux bleus en parler, après tout ce qui a été découvert à Ottawa, contre les Langevin et les Chapeau. Il est vrai que les grands journaux rouges ou d'autres nuances ne perdent jamais une occasion de parler des pots-de-vins. C'est depuis longtemps une manie, dans le journalisme, de s'occuper de cela plus que d'économie sociale. Mais aujourd'hui, c'est le tour des bleus, et, pour rappeler une affaire aussi vieille que celle qui fait le sujet de l'entrevue Mosher-Whelan, il faut que les conservateurs aient une grande peur du revirement qu'ont sans doute amené, dans l'opinion publique, les derniers scandales à Ottawa.

Oui, ils ont peur, et c'est le cas, ou jamais, de dire : Une peur bleue !

LA LIGUE DES PROPRIÉTAIRES

Notre attitude sur l'annexion des municipalités voisines de Montréal est une preuve que nous ne sommes pas pour les échevins carotteurs ; mais nous ne sommes pas prêt à dire que chaque échevin ou conseiller municipal pressure toujours son public. Nous nous demandons pourquoi la *Presse*, journal dont toute l'importance est depuis longtemps reconnue, n'a, la plupart du temps, que des accusations à porter contre le conseil-de-ville de Montréal. Mais nous n'allons pas blâmer l'éditeur, qui administre on ne peut mieux le journal, mas la rédaction, qui laisse trop de latitude à un collaborateur qui fait souvent trop d'un zèle intempestif, qui n'écrit pas que sa chronique ouvrière et qui signe maladroitement "Gagnepetit." Notre conseil ne fait rien qui puisse lui plaire et il soulève continuellement les contribuables contre nos représentants municipaux. Toutefois, il est un certain *boodlage* contre lequel "Gagnepetit" n'a jamais parlé : le contrat d'éclairage à la compagnie "Royal Electric," mais voyons ce qu'il veut aujourd'hui.

Le chroniqueur ouvrier de la *Presse* demande aux propriétaires de se figurer, à leur tour, contre le conseil municipal de Montréal. Demain, on l'entendra, comme on l'entendait hier, dire que les propriétaires sont favorisés par le conseil, au détriment des ouvriers locataires.

Oh ! Les grandes questions, c'est comme les médailles ; ç'a plus d'un côté. Et la protection, c'est une arme, et une arme qui est plus souvent dangereuse qu'utile.

Vraiment, si "Gagnepetit" était venu au Canada quand nous étions au collège, nous n'aurions pas refusé net de contredire la devise canadienne "L'union fait la force." Nous aurions facilement soutenu qu'on peut détruire la force d'un public en le désorganisant, en faisant unir,—séparément—les

membres de chacune des classes qui le composent.

Serait ce pour mieux exploiter le sien que "Gagnepetit" prêche son genre d'union ? En tout cas, il oublie que, si l'on fait trop d'unions différentes, tout citoyen peut être appelé à faire partie de plusieurs et que "qui trop embrasse mal étireint."

Notre espace limité ne nous permet pas d'en dire plus aujourd'hui. Nous y reviendrons.

SAINTE-CUNÉGONDE

Le Conseil de Sainte-Cunégonde vient de l'emporter sur le parti annexionniste de cette dernière municipalité. La cour lui a donné gain de cause, pour la vente de son aqueduc ; mais cela ne veut pas dire que les autorités municipales de Sainte-Cunégonde méritent l'approbation du public.

On opérant la transaction, les conseillers sont restés dans les limites de leurs pouvoirs ; mais ils sont blâmables d'avoir vendu l'aqueduc à une compagnie à laquelle ils ont donné des franchises pour plus de vingt ans, ce qui, certainement, va beaucoup nuire à l'annexion de Sainte-Cunégonde à Montréal. Montréal n'annexera pas une municipalité à laquelle notre conseil ne pourra fournir l'eau sans en acheter le droit sans doute à un prix de spéculation.

Les conseillers de Sainte-Cunégonde disent qu'ils sont en faveur de l'annexion et que ce n'est que pour faire l'annexion dans des conditions plus avantageuses, qu'ils veulent la retarder encore ; ils prétendent qu'en faisant toutes améliorations avant de s'annexer, ils obtiendront de meilleures conditions de Montréal ; mais leur conduite fait pas mal douter de leur sincérité.

Il n'y a qu'un moyen, pour les partisans de l'annexion, de remédier à l'état de choses actuel et d'empêcher que le conseil fasse la position encore pire, c'est de travailler à ce que le maire et les conseillers sortant de charge ne soient pas réélus.

En sortant d'un cirque, où l'on montre des éléphants savants :

—Quelle patience il a fallu à ce dompteur pour rendre ces éléphants musiciens.

—Du tout ; ils le sont de naissance.

—???

—Naturellement, tout petits, ils jouaient déjà de la trompe.

*
*
*

Petits échos de la Toussaint à Paris :
Il y a à Paris trente-trois messieurs qui s'appellent Toussaint.

Il n'y en a qu'un qui s'appelle Mort.
Parmi ceux qui vivent de la mort d'autrui, on compte cent deux fabricants de couronnes funéraires, soixante et un fabricants d'ornements funéraires, trois cents cinquante marbriers et six à sept cents fournisseurs d'ornements divers.

Que de gens que la mort fait vivre !

Feuilletons de "L'Annexionniste."

LES ANGOISSES DE THÉODORE

2 Par L.-V. Meunier.

Hélas ! la réalité ne perd jamais ses droits. Ceci me fut rappelé par une gêne, de prime abord insignifiante, mais qui bientôt s'accrut. L'atmosphère était chaude, extraordinairement humide. J'avais, après dîner, absorbé une notable quantité de bière. Grave imprudence ! J'enrageais. J'avais nécessairement sous la main où mettre un embarrassant superflu. Mais devant Androline !... Plutôt mourir ! Après mainte hésitation,—à vingt ans les choses les plus naturelles s'escarpent,—je prends mon courage à deux mains, murmure un timide :—Attendez-moi un instant, mon ange ;—et me glisse dans les ténèbres du corridor. Malédiction ! Au moment où j'arrive à la porte derrière laquelle tous les habitants d'un même palier,—comme moi tu planes d'un sixième étage sur l'humanité, je n'ai donc rien à t'apprendre sur la géographie de ces hautes régions,—ont licence de se recueillir successivement, j'entends le claquement sec du verrou. Pas de veine.

Cela commençait à me travailler sérieusement. Néanmoins, n'osant prolonger mon absence, je rentre dans ma charabre, reviens m'asseoir auprès d'Androline qui pendant ce temps avait fait disparaître un verre ou deux. La conversation reprend de plus belle. Androline, c'est une manie qu'ont toutes les femmes, se met à me ra-



conter son enfance. Le temps heureux où elle jouait avec les canards dans la ferme de son père,

—Mon cher, ce devait être palpitant d'intérêt. Impossible d'écouter. Une douleur, à chaque instant plus vive, m'étreignait. Au bout d'un quart-d'heure, n'y tenant plus, estimant d'ailleurs que la place doit être libre, je susurre un nouveau :—Attendez-moi un instant, mon ange ;—et me précipite. J'arrive à la porte. Fermée. Je la secoue furieusement. Un " y a quéqu'un " me répond, proféré par une grosse voix d'homme gouailleuse et avinée.

Que faire ? Un moment j'ai la pensée de déshonorer le corridor. Mais il s'éclaircit brusquement ; une porte vient d'être ouverte. Il me faut reparaître, pâle, dans mon appartement. Androline m'attend patiemment. Le niveau du carafon a considérablement baissé, et ma belle achève de vider un verre à petits coups. Je reprends place à ses pieds. Torturé. Elle ne continue pas l'histoire de ses infortunes, et des vides, désastreux pour un premier rendez-vous, s'introduisent dans la conversation. Onze coups résonnent à la pendule. Je sens que je ne suis nullement dans mon rôle. Une souffrance aiguë me plie le corps en deux. Si je ne me retenais, je sautillerais alternativement sur l'un et l'autre pied, comme les petits enfants que "ça presse." Non ! A tout prix, il faut... A peine si j'ai la force de balbutier :—Attendez-moi un instant, mon ange.—Je m'élançai, saisis le bouton de la porte. Elle résiste, et une pure voix de jeune fille, cristalline, soupire ces paroles :—Y a du monde.

Pour le coup, je restai anéanti. J'écouai. Nul froissement de papier ne m'avertit d'une prochaine délivrance. Attendre ? Mais Androline ne va-t-elle pas s'impatienter ? Juste ! on remue dans ma chambre. J'accours, et trouve la femme de mes rêves, debout, le chapeau sur la tête et les bras croisés. Le niveau du carafon a encore baissé. J'ouvre la bouche, elle m'arrête et d'un accent amèrement sarcastique :

—Ah ! ça, monsieur, me dit-elle, est-ce que c'est moi qui vous produis cet effet-là ?

Et me clouant au sol par un atroce éclat de rire, elle passe devant moi et disparaît par l'huis béant. Juste à ce moment l'autre porte, là-bas, s'ouvrait,

Théodore se tut. Je crus remarquer en lui des symptômes d'attendrissement qu'il était urgent de combattre. Le poussant du coude, je lui montrai son verre encore à moitié plein. Il fit :—Ah !—but, et le sourire reparut sur sa face.—Telle, après l'arrosage céleste, se redresse et signe un nouveau bail avec l'existence, la plante épuisée par une longue sécheresse.



Album d'un philosophe :
" On fait passer les mauvais vins en les mettant dans de vieilles bouteilles, et les femmes laides en les mettant dans des toilettes neuves."

* * *

Au tribunal.
—Prévenu, êtes-vous marié ?
—Non, mon président.
—Eh bien ! c'est heureux pour votre femme.

BROSCOCO

Légende Créole,

(Suite)

5 Ce cri partit de son cœur. Le mari lui importait fort peu.

—Puisque ça t'est égal, tu ne le sauras pas.

Rosa en prenait bravement son parti, mais se ravisait :

—Dis-le tout de même, ne serait-ce que pour m'habituer à le prononcer.

—Tu ne l'a pas deviné ?

—Non, car je ne connais personne, excepté...

—Excepté... M. Ranvier, notre régisseur...

—Eh bien ?

—Eh bien ! c'est lui !

Une petite moue de dépit plissa ses lèvres, et peu s'en fallut qu'elle ne pleurât.

Le mari, comme elle le disait, lui importait médiocrement, mais à la condition, toutefois, que ce fût un mari d'après les idées générales qu'on se fait d'un pareil monsieur.

Un blond quand on est brune et *vice versa*, et surtout un jeune homme. Tandis que le digne M. Ranvier, aux trois quarts chauve, approchait doucement de la quarantaine.

Or, un homme de quarante ans est un vieillard pour une enfant de seize ans, et Rosa, en plaisantant, l'appelait souvent grand papa.

Il ressemblait, à ce qu'il paraît, au père de madame d'Aillons.

—Mais maman, ce n'est pas possible ?

—Pour quelle raison, ma fille ?

—Je ne peux pas épouser grand papa !

Et, avec cette versatilité des enfants, qui passent sans transition des larmes à la gaieté, elle se mit à rire de cette idée.

—Pourtant, ce mariage aura lieu, votre père l'a décidé.

Et madame d'Aillons laissa sa fille toute songeuse pour la première fois de sa vie.

M. d'Aillons, se sentant fatigué depuis quelque temps, voulait établir Rosa avant de mourir, et Ranvier le régisseur, à qui l'on aurait jamais pensé sans cela, venait d'hériter d'une grande fortune.

Rosa dut se résigner. Quelle ne fut pas la stupeur du maître en apercevant un soir Rosa et M. Ranvier se promenant bras dessus, bras dessous, dans une allée de palmiers, et en entendant, à courts intervalles, succédant au susurrement du dialogue, le bruit caractéristique de baisers donnés et rendus.

Son sang se figea dans ses veines. Il demeura cloué sur place.

Le couple disparut bientôt de sa vue. Pourtant il ne pouvait douter. C'était bien elle, c'était bien lui !

(A continuer)

VIVE LAURIER ?

Très grande et belle fête,
A Boston, l'autre soir,
Et, vraiment, je regrette
De n'avoir pu la voir.

Très nombreuse assistance,
Au grand et beau banquet ;
Bons mets de circonstance,
Et du vin à souhait.

Tout le monde d'élite
Avait pris rendez-vous
Pour chômer la visite
D'un homme cher à tous.

Sincère bienvenue
A notre chef Laurier ;
Adresse à voix émue
A ce vaillant guerrier.

Bien des flots d'éloquence
Dans l'enceinte ont coulé
Et, comme bien on pense,
Le grand chef a parlé,

Il a tracé l'histoire
Des deux pays voisins
Et redit notre gloire
Aux grands Américains.

Le chef, de sa voix pure,
A dit qu'aux deux nations
Il faut que l'on assure
Meilleures relations.

" La libérale armée
De notre beau pays
Est bien déterminée
A combattre ennemis.

" Tout celui qui s'oppose
A réciprocité
Va voir qu'elle s'impose,
Qu'il en faut un traité.

" Le Canada veut faire
Seul toute transaction
Et la vieille Angleterre
Donnera sa sanction.

" On oubliera rancune
Pour songer seulement
Au commerce, à fortune,
Vivre amicalement."

Tel est ce que le maître
A nos riches voisins,
L'autre soir fit connaître,
Entre verres bien pleins.

Puis, avant sa harangue,
Les parleurs de l'endroit
Avaient dit, dans leur langue,
Qu'à tant de bien l'on croit.

Et c'était gaité franche ;
Yankees et Canadiens :
On s'amuse, on s'épanche,
Et verse les bons vins !

Tandis qu'en république,
Amis, vous buviez,
Je trinquais sans réplique ;
Mais vive l'eau ! — *Riez !*

K. RAFON.

LE CREDO DU JOUR

Un auteur que je révère
Dit : *Veritas in vino* ;
Or donc, je remplis mon verre,
Et j'entame mon crédo.

Sur ce globe misérable,
Dont on se plaint en tout lieu,
Quoique tout marche à la diable,
Je n'en crois pas moins en Dieu.

Je crois que nos journalistes
Toujours disent vérité ;
Je crois que les McGreevystes
N'ont jamais rien volé ;

Je crois à nos femmes sages,
Qui n'ont jamais eu d'amants,
Et je crois aux pucelages,
Des filles de vingt-cinq ans.

Je crois aux belles prouesses
De messieurs les conseillers ;
Je crois aux belles promesses
De tous nos bons marguilliers.

Je crois que sous leur hermine,
Les chanoines sont des saints ;
Je crois que la médecine
Est utile... aux médecins.

Je crois—tel autre l'atteste—
Que Pacaud fit son chemin
—Ce cher, bon petit Erneste—
Tout en restant bon chrétien.

Je crois aux plaisirs des âmes
Où les sens n'entrent pour rien ;
Je parirais que les dames
N'en usent que par maintien,

Je crois même à leurs flammes
Et je suis bien convaincu
Qu'en restant toujours sans femme,
On ne serait point cocu.

VERTUMODERNE.

CALEMBOURGS

(Mis en vers pour l'ANNEXIONNISTE.)

—Ma santé, déjà triste,
Ne fait que s'altérer.
—Bah ! dit un journaliste,
Faites-là s'abreuver.

Quand les rats, maudite vermine,
Font-ils la plus piteuse mine ?
C'est bien quand ils sont *rassemblés*.
Ou, mieux encore, *rats sans blés*.

Jamais un ivrogne,
A la rouge trogne,
Pour verre vider,
Ne veut s'adosser
A quelque vitrine.
Est-ce pour la mine ?
Non. Voici comment
Cela se comprend,
Et l'on peut y croire :
Il n'aime point boire,
Soit au cabaret,
Soit à son buffet,
Les *reins* sur du verre.
—*Ritiques*—Tonnerre !

Il ne faut pas dire : "*Fontaine,*
Je ne boirai pas de *ton eau*."
—*Le tonneau* ? ce n'est pas la peine,
Mais le vin qu'il contient. Bien beau !

K. RAFON.

CARTES D'AFFAIRES

L. N. DENIS—Tapisseries à bon marché. 299½ rue St-Laurent.

HENRY R. GRAY—Pharmacien-Chimiste. 122 rue St-Laurent.

Mme A. BESSETTE—Modiste de première classe. 138½ rue St-Laurent.

ROLLAND & FRÈRE—Marchands de meubles. 442 et 444 St Jacques.

A. BEIQUÉ—[Organiste à Notre-Dame] professeur de musique. 39a St Denis.

SAVON GILT EDGE de Strachan—Demandez-le toujours. En vente partout.

A. NAUD—Marchand de vaisselle, verreries, Lampes, etc. 1785 rue Ste-Catherine.

J. H. MARCEAU—[Elève du Prof. Wiillard]—Culture de la voix. 191 rue Bleury.

CRESSE & DESCARRIÉS, Avocats. 79 St-Jacques. Tél. 1803. Boîte postale 329.

Dr C. LAVIOLETTE—Maladies du nez, de la gorge et des oreilles une spécialité. 49d rue St-Denis.

L. BLANCHET—Grand choix de pardessus pour hommes, jeunes gens et enfants. 19 St Laurent.

ARCHAMBAULT & LECLERC—Notaires. Arg. à prêter, intérêt de 5 et 7 p.c. 1608 rue Notre Dame.

COGNAC E. PUET—Jules Giroux & Cie, seuls agents, 10 et 12 rue Claude. Arthur Lefavre, représentant.

SAVON IMPERIAL DE BARSALOU—Reconnu le meilleur des Savons. En vente partout. Demandez-le.

" LA PHÉNIX "—Assurance contre le feu. Raymond & Mondou, agents-conjoints, section française, 35 St François-Xavier.

E. LEM(EUX)—Marchand-tailleur et Mercier. Grand assortiment de draps, tweeds, corps, caleçons, chemises etc. 3 rue St-Laurent.

J. D. COUTURE—Grand Magasin de 5, 8, 10 et 25c. Thés et Cafés, ferblanteries, verreries, jouets, savons de toilette, etc. 149 rue St-Laurent.

LORGE ET CIE—Les Manchonniers par excellence. Casques, Manteaux et toutes sortes de fourrures. Une visite est sollicitée. 21 rue St-Laurent.

M. I. BOILEAU—Nouveautés d'hiver, fourrures les plus rares, casques, manteaux, colerettes, manchons, garnitures, gants, etc. 1584 Notre-Dame.

ADELARD GAUTHIER—Grande vente de Marchandises sèches endommagées par le feu et l'eau. Tout le stock doit être vendu d'ici à quinze jours. 256 rue St-Laurent.

HOTEL DE BRETAGNE—35 et 37 rue Bonsecours. Magnifique salons Vins et liqueurs et cigares de choix. Repas à toutes heures. De Keruzec et Lafolly, propriétaires.

POUPART, DE ROUSSELLE et CORBEIL—Dissolution de société. \$40,000 de marchandises de toutes sortes à sacrifier. Poupart et DeRousselle, 1553 rue Ste-Catherine.

A. D. DESORMEAU—Meubles, cadres, miroirs, pendules, argenteries, bijouteries, lampes, matelas, couvre-pieds, etc. Marchandises payables à la semaine. 1480 rue Ste Catherine.

HOTEL RIENDEAU—La maison par excellence pour les touristes. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe. 58 et 60 Place Jacques Cartier. Jos. Riendeau, prop.

F. LAPOINTE—Le célèbre meublier de Montréal. Sets de salon depuis \$20 jusqu'à \$250 ; grand assortiment de sets de chambre variant depuis \$12 à \$200. Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 heures, 1551 rue Ste-Catherine 3ème porte de la rue St-André.